// L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 24 AVRIL 1893. 66ème Année

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 24 AVRIL 1893.

Bufour & Bonnet, Propriétaires-Editeurs.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

EDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par le shérif, à son entrepôt rue Ste-Anne, près Chartres, un comptoir de valeur pour café, étagère, tables pour pool, vins, liqueurs, cigares, etc.

FAUT-IL OU NE FAUT-IL PAS SE FAIRE REVACCINER.

Faut-il ou ne faut-il pas se faire revacciner? demande M. Henri de Parville, dans le *Journal des Débats* du 5 avril. On trouve encore assez répandu, surtout dans les campagnes, ce préjugé dangereux que la vaccination et la revaccination peuvent provoquer la variole. Il convient de répondre résolument: Oui, il est utile de se faire revacciner. La statistique, les observations cliniques ne laissent aucun doute à cet égard. La revaccination est une opération d'autant plus indispensable que l'immunité due à une première inoculation préservatrice ne dure pas plus de quelques années. On voit quelquefois des vaccinés contracter fort bien la variole. L'immunité s'use, comme tout en ce monde. Quant au prétendu danger des revaccinations, c'est une légende à dormir debout, qui a pris naissance en Angleterre et en Belgique, au bon temps où les immortelles découvertes de M. Pasteur n'avaient pas encore illuminé d'une lumière éclatante les problèmes relatifs au rôle capital des inoculations préventives.

M. Hervieux vient, du reste, de formuler à l'Académie de Médecine plusieurs conclusions qu'il est bon, à ce propos, de porter à la connaissance du public. Elles concernent l'immunité et la réceptivité vaccinales. M. Hervieux définit l'immunité, comme M. Bouchard, un état particulier de l'organisme qui s'oppose à l'évolution du virus-vaccin, et la réceptivité, cet état de l'organisme qui est spécialement favorable à l'évolution du vaccin. Les mots ainsi définis, M. Hervieux conclut de ses recherches:

1. L'immunité vaccinale naturelle est très rare dans l'espèce humaine, ce qui revient à dire que nous sommes à peu près tous aptes à contracter la maladie.

2. L'immunité n'est conférée par le vaccin qu'à dater du septième jour après l'inoculation. Faible à l'origine, elle n'atteint son maximum de puissance qu'au bout de dix, douze et quinze jours. Cette remarque fait justice de certaines observations tendantes à prouver que des sujets vaccinés en temps d'épidémie ont néanmoins contracté la variole. Naturellement ici les sujets ont gagné le mal avant que le vaccin ait eu le temps d'exercer son influence préservatrice.

3. La période d'état d'immunité vaccinale ne dure guère que sept ou huit ans. Au delà commence la période de déclin. L'immunité due à une ou plusieurs revaccinations est d'autant moins durable que le sujet est plus jeune; elle persiste d'autant plus que le sujet est plus âgé.

4. Au point de vue des caractères de l'éruption, les revaccinations offrent des variétés qui correspondent aux différentes phases de la période d'immunité acquise. Ils peignent aux yeux en quelque sorte les degrés divers de l'évolution du bouton vaccinal classique.

5. La durée de l'immunité acquise, quand on a eu la variole elle même, ne dépasse guère la durée de l'immunité vaccinale. Ce qui montre la nécessité des revaccinations chez les variolés comme chez les vaccinés. Il ne faut pas dire: "Bah! je n'ai rien à craindre, j'ai déjà eu la variole." On la gagnerait encore parfaitement, ce qui est arrivé plus d'une fois.

6. Chez les sujets ni vaccinés, ni variolés, la réceptivité originelle pour le vaccin est presque absolue. Ce qui signifie que chez ceux-là le vaccin prend toujours.

7. Chez les personnes vaccinées, la réceptivité complètement disparue pendant plusieurs années après la première vaccination se rétablit progressivement de façon à récupérer peu à peu sa force primitive.

8. Chez les revaccinés, la réceptivité tend à reparaître au bout de quelques années, mais notamment amoindrie.

Chez les variolés, la réceptivité vaccinale est susceptible de renaître comme chez les vaccinés, mais il n'est pas exact de dire, avec quelques auteurs, qu'elle est constamment supérieure à celle des vaccinés.

Tels sont les faits, d'après M. Hervieux. Il n'y aurait pas non plus de faux vaccin dans le sens littéral du mot, pas plus qu'il n'y a de fausse variole. Ce que l'on qualifie de faux vaccin est parfaitement de la vaccine vraie, mais plus ou moins incomplètement développée. Et, en effet, le vaccin recueilli sur des boutons prétendu faux vaccin, donne généralement des pustules à évolution complète. Le prétendu faux vaccin complète l'immunité, quand elle est prête à s'éteindre, et lui restitue ce qu'elle a perdu. Il arrive souvent que des vaccinations frustres, c'est-à-dire qui n'ont fait naître aucune éruption locale, sont aussi complètement préservatrices que celles qui sont suivies de boutons bien développés.

Il sera bon de déloger de la mémoire les préjugés qui ont encore cours sur la vaccine et les revaccinations et de méditer les conclusions de M. Hervieux, qui résultent d'une longue pratique et d'une enquête considérable.

A propos de la mort du cardinal Place, archevêque de Rennes, plusieurs journaux rappellent un fait de la vie de Son Eminence, dont la semaine religieuse du diocèse garantit l'authenticité, ayant recueilli même ce récit de la bouche du Cardinal:

"Revenu en 1871 dans sa ville de Marseilles Mgr Place y resta pendant toute la durée de la Commune qui se déchaîna sur cette ville, et, cette fois encore, il fit preuve d'un grand courage.

"La maison des jésuites venait d'être occupée par les communards, les Pères n'en pouvaient sortir, et le Saint-Sacrement était resté dans la chapelle envahie. Mgr Place courut, aussitôt, à la chapelle, où il entra seul, et monta les degrés de l'autel au milieu des émeutiers, intimidés par la fière attitude de l'évêque. L'un d'eux lui demanda respectueusement ce qu'il voulait, et, sur la réponse du Prélat, alluma, lui-même, quelques cierges. Lorsque Mgr Place quitta la chapelle, on entendit le chef de la bande commander:

"—Quatre hommes pour escorter le Saint-Sacrement!.... Portez, armes!

"Et l'évêque s'éloigna, après avoir béni ces étranges servants."

Devant Saint-Roch.

—Pourriez-vous me dire, monsieur, qui l'on enterre?

Monsieur très poli.—Je ne sais, mais tout me porte à croire que c'est la personne qui est dans le cercueil.

L'oncle de notre ami Z....., quoique bon enfant, est d'une violence à tout casser.

On parlait, devant lui, d'un monsieur qui, en jouant avec un revolver, avait blessé l'un de ses amis.

—Si quelqu'un, s'écria-t-il, plaisantait devant moi avec un revolver, je le tuerais net.

—Oh!....

—Dame! pour éviter un accident!

Un quatrain du *Charivari*:

Ce pauvre [illegible], récitant son antienne,
[illegible] tout le monde épaté.
[illegible] il devait veiller sur notre sûreté
Celui qui n'a pas su mieux garantir la sienne.

Les femmes tiennent à leurs agréments encore plus qu'à leurs passions.

MME DE STAAL-DELAUNAY.

FEUILLETON.

No 19. Commencé le 11 février.

TUE-LES!

GRAND ROMAN INEDIT

—PAR—

GEORGES MALDAGUE.

DEUXIÈME PARTIE.

(Suite.)

L'annonce du départ de son mari, qui lui non plus n'avait pas dit où il allait, c'était le renversement de son dernier espoir.

Si, avant de quitter Paris, Henriette avait tenu sa promesse, Richard, en admettant qu'il ne l'aimât plus et ne voulût plus d'elle, sûr de son innocence, aurait du moins imploré son pardon.

Ce qui, au milieu de l'affreuse désillusion qu'elle subissait devait la soutenir, était la pensée qu'elle verrait sa fille souvent.

Me Leferrier lui annonça qu'elle pourrait se rendre au couvent, où la petite avait voulu entrer,—aux heures où l'on visite les élèves, aussi fréquemment qu'elle l'entendrait.

L'après-midi, lorsque Simon de Brancourt arriva rue Cortambert, il trouva Mme Brottel très pâle, très faible, mais résignée, momentanément du moins, à son sort.

Et quand elle lui eut fait le récit des derniers événements, lui apprenant ainsi le nom de la coupable, Simon de Brancourt demeura quelques minutes sans parler.

Il éprouvait pour cette femme, victime de la plus épouvantable des erreurs, une de ces pitiés immenses qui arrêtent sur les lèvres jusqu'aux paroles de sympathie.

Et il se demandait par quel miracle, cette créature aux apparences frêles, avait pu surmonter d'abord les épreuves physiques, auxquelles tant d'autres eussent succombé, cette dangereuse opération du trépan qui laisse presque toujours des traces, et qui n'avait produit chez elle qu'une anémie passagère.

Puis, à son retour à la mémoire, ce choc qui eut déséquilibré l'intellect le plus solide.

La nature, heureusement, a des ressources que n'ose escompter la science.

Le cas présent était un des plus curieux que la médecine eût eus à enregistrer.

Les épreuves morales qu'elle venait de traverser, au lieu de la paralyser pour toujours, devaient en quelque sorte, en la forçant à travailler, consolider son cerveau, lui faire reprendre entièrement son aplomb.

Quand il quitta la maison tranquille, à moitié cachée dans la verdure, où souffrait l'épouse de Richard Brottel, la mère de la petite Eve, l'interne fut reconduit par Martine jusqu'à la porte du jardin.

—Eh bien, monsieur, dit-elle à celui-ci, croyez-vous qu'il n'aurait pas mieux valu pour madame qu'elle reste comme elle a été pendant un an?.....Croyez-vous que c'est une vie que la sienne?

—Hélas! non, ce n'est pas une vie.... Nous n'avons qu'à espérer pour elle en l'avenir.

Martine fit un geste incrédule. Mais aussi-tôt, avec un autre geste, presque violent.

—Eh bien, oui, pourquoi n'espérerions-nous pas?.... Ce n'est que partie remise, il faudra bien qu'elle s'exécute, Mme Staranval!.... Il le faudra, son tour viendra! son tour viendra!

—Certes, dit Simon, espérons-le, et si nous pouvions faire quelque chose pour cela......

—Vous ne savez pas, monsieur, fit Martine qui se tenait sur le seuil du jardin pendant que le jeune homme mettait le pied sur le trottoir, la personne que je voudrais connaître, moi?

—Non, répondit Simon.

—Eh bien! celle qui a envoyé à monsieur la lettre anonyme.... celle-là, c'était une ennemie de madame.... et c'est cette lettre qui a tout fait......

—Certes, c'est cette lettre.... Vous avez raison; si on en connaissait l'auteur, cela servirait peut-être.

—Ah! je donnerais,..., tenez, monsieur, je donnerais mes dix doigts pour qu'on le découvre......

—Espérons qu'on le découvrira...... Je le souhaite du fond du cœur, répondit Simon de Brancourt.

Et il s'en alla, après un salut cordial à la brave créature.

A peine avait-il fait vingt pas dans la rue, que l'obsession qui l'avait quitté depuis son entrée chez Mme Brottel le reprenait.

Il pensait à sa sœur, et le serrement de cœur qu'il éprouvait lui apportait une impression plus poignante, qu'il n'en avait encore ressenti.

Cette impression atteignit un tel degré d'intensité qu'il en fut effrayé.

Et il murmura, livide, sentant tout à coup son cœur s'arrêter de battre:

—Quel danger la menace donc, pour que j'aie peur ainsi de l'avenir pour elle?

Avant d'entrer chez Léone de Livy, trois quarts d'heure plus tard, en traversant le jardin du Luxembourg, Simon murmurait encore, en pensant à Fabienne:

—Quel danger la menace?

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

I

Richard Brottel était bien, comme il l'avait dit à sa fille, parti pour l'Italie.

Il y séjournait six semaines avec son amie, puis, rentré dans le Midi de la France, il regagnait les Pyrénées.

Lassés de leurs pérégrinations, les deux amis cherchèrent quelque endroit tranquille où ils ne risquaient point d'être importunés, et qui pourrait leur servir de point de départ, pour des excursions intéressantes.

Ils choisirent près de Luz, en pleine montagne, sur la route de Barèges, une maisonnette adossée à une pente assez rapide d'où ils dominaient une vallée accidentée, traversée par le Gave de Pau.

Richard espérait bien passer là, inaperçu, le reste de l'été.

Il faudrait un de ces hasards que l'on peut qualifier d'importuns, pour amener dans ces parages des amis ou connaissances.

Depuis trois semaines, ils vivaient de plein air et de farniente, au milieu de cette nature magnifique, à la fois riante et sauvage, que l'on rencontre dans les Pyrénées, sommets abrupts, gorges profondes, filets d'eau limpide murmurant à chaque pas, dans la verdure, torrents aux cascades d'écume bondissant sur leurs lits de roches.

Cette existence qui enchantait Fabienne, devait finir par paraître monotone à Richard.

Il commençait à avoir la nostalgie des grands centres, où l'on se soudoie, où l'on vit, la nostalgie surtout du travail.

Les premières semaines de voyage devaient apporter une complète diversion aux pensées sombres dont les événements récents avaient peuplé son cerveau.

Il avait vécu pour ainsi dire d'une vie nouvelle; vie factice peut-être, mais qui lui apportait ce qu'il cherchait: l'oubli.

Il s'était laissé aller à des emportements de passion auxquels Fabienne devait se tromper.

Elle croyait l'amour de Richard monté au diapason du sien.

Il ne l'aimait qu'avec ses nerfs; il s'en rendait bien compte, lui.

Et il se rendit compte aussi que jamais il ne l'aimerait autrement.

Il aurait voulu pourtant.

Il aurait donné pour cela des années de sa vie.

Aimer! c'était l'unique moyen d'oublier.

S'il n'y répondait pas comme il l'eût désiré, il était reconnaissant à Fabienne de l'affection sans bornes qu'elle lui témoignait.

Un jour viendrait où cette affection lui suffirait.

Ne faut-il pas se contenter de ce que la vie nous apporte?

Elle n'offre à chacun de nous, plus ou moins incomplète, qu'une somme de bonheur.

Lorsqu'on l'a épuisée, il faut attendre avec philosophie que les jours heureux reviennent, s'ils doivent revenir.

L'artiste eût certes pris son parti de cela si l'image de sa fille ne se fût dressée devant lui.

Il aimait cette enfant, non seulement avec la tendresse paternelle la plus vive, mais avec une violence jalouse, un désir qui le hantait souvent, de l'accaparer, de l'avoir à lui seul.

Ce qui ferait à présent son malheur, serait ce partage entre la mère et lui.

La crainte le torturerait toujours de voir Eve lui donner à elle la meilleure part de son cœur.

On était aux premiers jours d'août.

M. Brottel venait de recevoir de sa sœur une longue lettre dans laquelle elle lui annonçait qu'elle n'avait pu décider Eve à la suivre en Bourgogne jusqu'au mois d'octobre.

La petite fille était prise d'une véritable crise nerveuse au moment où, employant son autorité, sa tante voulait l'emmener malgré elle.

Il avait fallu céder, sous peine d'une responsabilité qu'elle ne voulait pas encourir, la laisser, provisoirement du moins, au couvent où d'ailleurs demeuraient quelques élèves, et où elle prétendait passer ses vacances.

La lecture de cette lettre devait aviver toutes les inquiétudes de Richard.

L'enfant préférait rester enfermé et continuer à voir sa mère, que de jouir comme ses compagnes de ses deux mois de vacances.

Elle lui échappait.

L'envie de partir pour Paris et de l'enlever de gré ou de force, lui vint.

Il y résista.

La violence lui donnerait-elle tout entier le cœur de sa fille?

Non, au contraire.

Il fallait prendre définitivement son parti de la situation présente.

L'hiver, Eve reviendrait avec lui; il l'aurait comme avant.

Toute cette journée, le sculpteur resta soucieux. Fabienne ne l'interrogea point.

Depuis qu'ils avaient commencé leur voyage d'amoureux, leur vie antérieure semblait oubliée.

Mlle de Brancourt demandait souvent des nouvelles d'Eve.

C'était tout.

On eût dit que chacun en commençant une existence nouvelle, voulait rayer de sa mémoire le passé.

Le lendemain Richard se leva de meilleure heure que d'habitude.

La journée s'annonçait très belle.

La brume du matin, accrochée en nuages floconneux aux pentes des montagnes, s'évaporait, laissant voir le bleu intense du ciel, coupé par les pics sombres.

Richard, à sa fenêtre, les coudes sur la barre d'appui, regardait les montagnes, se dégageant du brouillard, ou abaissait les yeux vers la vallée, coupée par le torrent, aux cascades d'un blanc de neige.

Il était là depuis environ un quart d'heure, quand Fabienne sortit de sa chambre, un peignoir jeté sur ses épaules, vint doucement prendre place auprès de lui.

Il eut un tressaillement de surprise, recula un peu, et la contempla en ébauchant un sourire.

Elle était vraiment très jolie, dans cette robe de chambre rose pâle, avec les dentelles de sa longue chemise de nuit, tombant en esquilles chiffonnées, de la gorge aux petits pieds nus dans des sandales de satin.

Ses cheveux bruns très soyeux, avec des bouclettes emmêlées autour du visage, pendaient dans le dos en une longue natte épaisse.

Son cou flexible, gracieux, s'inclinait de son côté.

Il prit la jeune femme par la taille et la serra contre lui.

Elle mit, dans un mouvement caressant, sa tête sur l'épaule de son amant, et leva sur lui ses grands yeux étranges, profonds, brillants ce matin-là d'un éclat qu'il ne leur avait point encore vu.

—Tu es ravissante, murmura-t-il, en lui baisant les paupières, tu as dû dormir au moins douze heures.

—Au moins, fit elle, puis j'ai fait un rêve qui, s'il était la réalité....

Elle s'arrêta.

—Quel rêve?

—Je te le dirai.... plus tard.

—Pourquoi pas à présent?

—Non, plus tard.

Et, se dégageant, elle rentra dans sa chambre.

Richard la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle en eut passé le seuil.

Ses sourcils avaient eu un froncement; son visage avait pris un air d'inquiétude.

Ce ne fut qu'un éclair.

Il s'accouda de nouveau à la fenêtre, le front sérieux, mais calme.

Pendant au moins un quart d'heure encore, M. Brottel demeura plongé dans sa contemplation.

Puis, pénétrant dans la chambre de son amie, qui finissait une toilette sommaire:

—Si nous faisions quelque excursion aujourd'hui? dit-il, la journée promet d'être superbe, je suis d'avis que nous en profitions.

—Moi aussi, répondit-elle; où pourrions-nous aller?

—Retournons au cirque de Gavarnie.... Le spectacle en vaut certes la peine.

—Oui, certes, mais.... le chemin à faire de Gavarnie au cirque m'effraie un peu.

—Comment, toi qui aimes tant ce genre d'exercice?

—A notre dernière excursion, je n'ai rien dit, mais j'ai été très fatiguée, très disloquée.

—Pas possible! il n'y paraissait pas.

—Cela était pourtant.... Je n'ai pas voulu t'inquiéter.... En voiture tant que tu voudras, je suis prêt à aller n'importe où.

—Eh bien, retournons-y en voiture, nous n'irons pas jusqu'au cirque....J'ai envie de marchander encore, ce superbe chien de montagne que nous y avons vu l'autre jour.

—Partons, dit Fabienne, la promenade est très belle.... Si, du reste tu veux aller jusqu'au bout, je t'attendrai à Gavarnie.

—Non pas, c'était pour toi.... J'ai vu déjà plusieurs fois cela.... Je sors immédiatement, pour retenir une voiture; par ce beau temps, elles seraient bientôt prises toutes.

Trois quarts d'heure plus tard, M. Brottel rentrait en voiture arrêtée pour dix heures.

Ils y montèrent à ce moment juste; ils ne rentreraient que pour le dîner.

Assise à sa place, Fabienne donna encore quelques ordres à la femme qui les servait.

Et la calèche fila sur la route bordée de hauts peupliers, qui conduit à Saint-Sauveur, traversa ce dernier village, une station thermale bâtie au bord du Gave de Pau, et s'enfonça dans la montagne.

Le ciel était de plus en plus bleu, l'air frais, chargé de senteurs âpres.

Ils suivaient un chemin superbe.

Richard et Fabienne demeuraient parfois assez de temps sans causer, se laissant bercer par le mouvement de la voiture, jouissant du spectacle qu'ils avaient sous les yeux, en amateurs de la belle nature.

Par-ci par là, une autre voiture dépassait la leur, quand ce n'était pas la leur qui en dépassait une, partie en avant d'eux.

Ils rencontraient aussi quelques cavaliers ou des montagnards conduisant par la bride leur âne ou leur cheval, pour les offrir aux excursionnistes, les placer avant d'arriver à Gavarnie où la concurrence est acharnée.

La voiture filait toujours.

Les chevaux étaient bons; on ne voulait pas déjeuner trop tard, et le cocher les stimulait aux endroits où la montée le permettait.

Bientôt on arriva en vue du chemin étroit qui longe ce qu'on appelle le *Chaos*, un amas confus de roches roulées là, au cours de quelque cataclysme, tenant pour la plupart les unes sur les autres par un miracle d'équilibre, et donnant bien l'image imposante et effrayante du bouleversement qui avait soulevé peut-être une montagne entière.

Deux cavaliers, un homme et une femme, devancés par un guide à cheval comme eux, débouchèrent du chemin contournant les quartiers de roc, au moment où la calèche allait y arriver.

Le cocher arrêta son attelage pour les laisser passer.

Le cheval du guide avait pris le petit trot, celui du cavalier et de l'amazone également.

La voiture venait de se remettre en marche.

On se croisa en se regardant de part et d'autre.

Richard Brottel et Fabienne de Brancourt étouffèrent une exclamation.

Mais un cri strident atteignit leurs oreilles.

En même temps, involontairement, ils se retournèrent.

L'amazone avait arrêté son cheval.

Elle semblait chanceler sur sa selle.

Son compagnon, qui la devançait d'une vingtaine de pas, revenait vers elle et la soutenait tandis que le guide tournait bride de leur côté.

—Allez! allez! dit Richard Brottel à son cocher, celui ci faisant mine d'arrêter.

La voiture tourna le chemin disparaissant derrière la première masse granitique.

Les deux amis se regardèrent.

Fabienne était pâle, Richard aussi.

—M. et Mme Staranval!

—Oui, dit Mlle de Brancourt.

Ni l'un ni l'autre ne desserra les dents jusqu'à Gavarnie.

Là seulement, avant de mettre pied à terre devant l'hôtel où ils comptaient déjeuner, Richard murmura:

—Quelle rencontre!

—Oui, dit Fabienne, plus bas encore, quelle rencontre!

Ce fut tout.

Le hasard que M. Brottel ne redoutait point pourtant, venait de lui jouer le plus mauvais tour qu'il pût lui jouer.

En pleine montagne, sur une route à peine fréquentée, il le mettait en présence de ceux qu'il eût tout fait pour éviter, dans les circonstances surtout où il se trouvait, ayant son amie à ses côtés.

Richard sentait, aussi bien que Fabienne, que parler de cela amènerait entre eux une gêne, un froid pénible.

Ils ne devaient point savoir ce qui s'était passé derrière eux sur la route.

M. Staranval arrivait à temps pour empêcher sa femme de glisser de sa selle.

Pendant que le guide, sautant de son cheval qu'il attachait à un arbre, saisissait par la bride les deux autres montures, il aidait Henriette à descendre.

Son mari, en la soutenant, l'entraîna vers un talus, la fit asseoir sur l'herbe, et fouilla lui-même dans sa poche, pour y trouver le flacon de ses sels anglais, qu'elle y avait toujours.

Elle respira longuement, à plusieurs reprises.

Le sang remontait à sa bouche, mais elle tremblait toujours.

La commotion avait été rude, l'ébranlement nerveux ne se dissiperait peut-être que lentement.

Heureusement, le grand air par était un auxiliaire puissant.

M. Staranval força sa femme à avaler quelques gorgées d'un cordial qu'il emportait toujours dans leurs excursions.

Elle se remit plus vite qu'il n'eût osé l'espérer.

Elle n'avait pu prononcer que ces paroles, en le regardant avec son regard poignant:

—Tu m'avais dit qu'Aimée était rentrée réconciliée chez son mari.

—Je le croyais, répondit il, mais sans doute.... il était trop tard.

Un sanglot déchira la gorge d'Henriette, un sanglot sans larmes.

Elle resta plusieurs minutes, adossée à l'arbre contre lequel M. Staranval l'avait fait asseoir, les yeux clos, le visage convulsé par une indicible torture morale.

Puis, ses traits se détendirent, elle rouvrit lentement les yeux, ses narines palpitèrent.

La brise lui caressait le visage; un filet d'eau coulait à ses pieds, apportant à ses oreilles un murmure cristallin très doux.

On n'entendait que ce bruit clair de cascade dans la paix immense de la montagne.

La route était déserte.

M. Staranval et le guide la regardaient silencieux.

Les chevaux attendaient, sans un hennissement, sans un bruit de sabots sur le sol.

—Peux-tu remonter sur ta selle? demanda enfin le député.

—Oui, répondit-elle, en lui donnant la main, pour qu'il l'aidât à se relever.

Quand elle fut sur ses jambes, elle resta un moment étourdie.

—Ne ferions-nous pas mieux, d'attendre le passage d'une voiture, reprit son mari, il en descend quelquefois à vide.

—Je pourrais remonter jusqu'à Gavarnie, et en ramener une, dit le guide.

—Je crois que ce serait sage.

Le montagnard enfourchait déjà sa bête: Henriette l'arrêta d'un geste.

—Inutile, je suis remise; cela me fera du bien au contraire.... Nous reprendrons notre voiture à Saint Sauveur.

—Tu le veux? demanda son mari; tu te sens assez forte pour aller jusque-là?

—Parfaitement; je le répète, cela me fera du bien.

Légère, elle se remit en selle.

Et, le guide toujours en avant, ils continuèrent à descendre la route pratiquée à travers la montagne.

Eux non plus ne parlèrent point.

A part les questions adressées relativement à l'état de ses forces, questions auxquelles elle répondait par monosyllabes, ils n'échangèrent point dix paroles.

Elle pressait sa bête comme si une course rapide eut calmé son agitation.

L'allure des autres se réglait sur la sienne.

Le trajet fut vite parcouru.

A Saint Sauveur, ils s'arrêtèrent.

M. Staranval offrit à sa femme d'y rester jusqu'au lendemain si elle se sentait fatiguée.

Henriette ne le voulut pas; elle se trouvait très bien.

Ils redescendaient du reste à Cauterets comme ils en étaient venus, en voiture.

C'était elle qui avait voulu prendre des chevaux à Saint-Sauveur pour aller jusqu'à Gavarnie.

Après une heure de halte, pendant laquelle ils déjeunèrent, M. et Mme Staranval remontèrent dans la calèche qui les avait amenés.

Durant la route assez longue de Saint Sauveur à Cauterets, ils ne parlèrent pas de leur rencontre.

Seulement, lorsqu'ils se retrouvèrent dans l'appartement qu'ils occupaient au premier étage du principal hôtel de l'endroit, Henriette éclata.

—Qu'est-ce que cela signifie?... Alors que je la croyais heureuse, Aimée est de nouveau seule, abandonnée.... Je rencontre en tête à tête l'institutrice de sa fille avec son mari...... Qu'est-ce que cela veut dire?

—Cela veut dire, probablement que la réparation est venue trop tard... Le mal était fait.

—Mon Dieu! mon Dieu! mais alors, il n'est plus de repos pour moi....Ma conscience tranquillisée, apaisée par ton généreux pardon, va de nouveau être hantée par le remords.... Mon Dieu, ayez pitié de moi, vous m'avez donc maudite?

M. Staranval ne trouva pas de suite une réponse.

Quoique la santé de sa femme se fût de beaucoup améliorée, l'équilibre chez elle était loin d'être rétabli.

Si elle n'abusait plus de la morphine, elle en usait toujours sans se cacher de lui, avec sa permission.

Le député ne quittait Paris qu'en emportant à cet égard les instructions du médecin, avec lequel depuis son départ il correspondait d'ailleurs.

Priver d'un seul coup un morphinomane du poison qui lui apporte les sensations sans lesquelles la vie lui semble intolérable c'est le pousser à une exaspération qui, non seulement peut le conduire à la démence, mais à la mort.

La guérison de la dangereuse monomanie n'arrive pour lui que très lentement, en lui diminuant peu à peu les doses, à condition qu'il soit maintenu par une main ferme,—car il a pour tromper son entourage toutes les ruses.

M. Staranval savait cela.

Il avait eu à soutenir déjà avec sa femme plus d'une lutte.

Enfin Henriette écoutait la voix de la raison, et se prêtait de tout son pouvoir aux volontés de son mari.

Celui-ci entrevoyait pour elle à présent le retour complet à la santé.

Alors, revenue à un état complètement normal, elle se rendrait compte de ses divagations.

Elle ne penserait plus à Mme Brottel que pour la plaindre, sans la poser en victime d'une faute imaginaire, qu'elle-même aurait commise.

Jusqu'à présent, elle se figurait toujours en être responsable.

Il le voyait aux timidités soudaines comme aux brusques élans qu'elle avait avec lui, à la pâleur qui quelquefois, lorsqu'il la regardait, envahissait son visage, tandis que des larmes emplissaient ses yeux.

Il le voyait à sa tendresse, plus grande qu'elle n'avait jamais été, à ses prévenances, à sa soumission.

L'idée fixe restait logée en son cerveau.

Il fallait pour la déraciner, la guérison radicale.

Cette persistance du reste, à se croire coupable du crime d'adultère qu'expiait son amie, alors que rien d'autre chez elle, n'indiquait un ébranlement cérébral, amenait parfois dans l'esprit du mari, sinon un doute, du moins l'ombre d'une crainte, vague, passagère, rejetée aussitôt, mais qui y laissait comme un malaise, une angoisse.

A deux ou trois reprises, il en était venu à se demander quelle conduite il devrait tenir, si en admettant que cette impossible histoire fut possible, la preuve en était faite un jour.

Et, appelant à son aide toute sa raison, toute sa magnanimité d'homme que l'expérience de la vie a rendu bon, indulgent, faisant taire le double sentiment de colère et de douleur qui bouleversait son être, il se disait qu'il ferait ce qu'il avait fait: qu'il pardonnerait.

L'expiation, du reste, n'aurait-elle pas été assez terrible?

En ce moment, pendant qu'Henriette répétait, les mains jointes, ses yeux noyés, levés dans une invocation: "Mon Dieu, ayez pitié de moi; vous m'avez donc maudite?" cette pensée traversait le cerveau de son mari.

Et lui aussi demeurait pâle, sa gorge se serrait.

C'était cette émotion qui l'empêchait de répondre.

Ces dernières paroles, prononcées dans une plainte, Mme Staranval demeura la tête basse, abîmée dans le fauteuil où elle s'était assise.

M. Staranval la considérait toujours sans parler, avec la même pâleur au front.

Elle se redressa.

—Ainsi, fit-elle Mlle de Brancourt serait l'amie de M. Brottel?

—Nous n'en savons encore rien, répondit M. Staranval, qui recouvrait son sangfroid.

Elle eut un geste expressif et, d'une voix saccadée:

—Ils étaient penchés l'un vers l'autre, j'ai vu leur figure bouleversée.... Et comment expliquer leur présence, eux deux seulement sur cette route?

—Ils rejoignaient peut-être d'autres personnes.... Mme Brottel, qui sait?

—Nous ne l'avons point rencontrée.... forcément nous devions la voir.... Non, leur attitude, la façon dont ils étaient assis à côté l'un de l'autre, leurs têtes rapprochées, ne laisse aucun doute...... Fabienne de Brancourt est l'amie de Richard Brottel!

M. Staranval resta encore muet; quelle objection apporter à ce raisonnement?

Et sa femme reprit, après être retombée quelques minutes dans un état de prostration:

—Que fait-elle, elle, la malheureuse?.. Que devient elle?.... Ce coup ne l'a-t-il pas tuée?

Sa figure se convulsait, comme cette nuit, où, dans ce qu'il appelait une crise, Henriette faisait à son mari, l'aveu de sa faute.

Celui ci craignit un retour de son exaltation d'alors.

—Du calme, fit il, je t'en supplie, du calme.... tu finiras par te rendre tout à fait malade, par te tuer.

—Je voudrais mourir.... Je voudrais mourir!

—Mais nos enfants?.... tes fils, tes filles.... Henriette, je t'en conjure....

—C'est vrai, fit-elle, mes enfants.... Mes chers enfants!

—Tu n'as plus rien à te reprocher, dit M. Staranval, feignant comme trois mois auparavant de croire d'une façon absolue à la confession qu'elle lui avait faite alors; les conséquences de la faute que tu as commise.... et que je t'ai pardonnée, ne sont point ton fait.... S'il y a un coupable maintenant, c'est Richard Brottel, ce mari qui après avoir tiré sur sa femme qu'il a failli tuer, la sachant innocente, voyage avec une étrangère au lieu d'essayer de réparer, si toutefois pareille erreur est réparable, celle qu'il a commise.... Je te répète, tu dois avoir à présent la conscience tranquille.... Ce n'est point ta faute, si M. Brottel n'aime plus la pauvre Aimée.

Ses traits se détendirent un peu.

—Non, murmura t-elle, ce n'est point ma faute.... Mais.... elle n'en est pas moins malheureuse, malheureuse à jamais!

Et son exaltation revenant:

—Ah! je veux savoir, il faut que je sache.... je vais lui écrire.

M. Staranval eut un froncement de sourcils que sa femme ne vit point.

Pourtant, il dit d'une voix tranquille:

—Soit, écris-lui.

Si fatiguée qu'elle fût de cette journée de pérégrinations dans la montagne, fatigue à laquelle était venu s'ajouter le bouleversement de la rencontre sur la route du *Chaos*, Henriette écrivit le soir même à Mme Aimée du Jarrier.

Elle voulut que la lettre fût mise à la poste aussitôt.

Sa femme de chambre qu'elle avait emmenée avec elle en voyage, devait l'y porter.

Cette fille avait reçu des ordres de M. Staranval.

Elle lui passa la missive au lieu d'aller la jeter à la boîte.

Après l'avoir parcourue, le député la brûla.

Quand il entra dans la chambre de sa femme, celle-ci qui procédait à sa toilette de nuit lui parut absolument calme.

Il lui souhaita le bonsoir et entra dans la chambre voisine.

Henriette se mit au lit; elle ne s'endormit point.

Son agitation revenait.

Elle avait des mouvements nerveux qui la secouaient des pieds à la tête.

Elle se mit sur son séant, crispant ses doigts dans les couvertures, le regard fixe devant elle.

Dix minutes au moins elle resta ainsi, sans bouger.

Puis, sa tête se tourna lentement de côté.

Son regard s'anima, tout en s'attachant à l'armoire à glace,—l'armoire banale des chambres d'hôtel,—placée en face de son lit.

Il y avait dans ce coup d'œil tour à tour de l'hésitation et de la résolution, de la crainte et de la convoitise.

Ce dernier sentiment sembla peu à peu l'emporter sur les autres.

Elle glissa de son lit, très doucement, regardant maintenant du côté de la chambre de son mari, dont la porte restait ouverte.

A pas légers, glissant sur le tapis, elle alla jusqu'à cette porte, écouta, et entendant la respiration régulière du dormeur, tira doucement cette porte qu'elle ferma au verrou.

Cela fait, rapidement elle ouvrit l'armoire à glace, et du tiroir intérieur ménagé en bas, sortit un mignon coffret de bois des îles, à double fond.

La partie supérieure du coffret contenait les quelques bijoux qu'elle portait en voyage: la partie inférieure, qu'elle seule savait ouvrir.... un flacon où il ne restait plus que très peu d'un liquide incolore, et une petite gaine de cuir renfermant une seringue de Pravaz.

Mme Staranval avait emporté en fraude la seringue et le flacon, laissant croire à son mari qu'elle n'en possédait point d'autres que ceux qu'il lui avait confisqués.

Tout en ayant la ferme volonté de guérir, la morphinomane se faisait parfois une piqûre en dehors de celles que lui permettait son mari.

Il y avait plusieurs semaines qu'elle n'avait pas tiré le double fond du coffret en bois des îles.

Mais cette fois, elle emplit la seringue et s'enfonça l'aiguille dans la chair avec une volupté âcre.

Le flacon était vide.

Elle remit le tout dans la cachette où se trouvait aussi un papier plié en quatre.

Ce papier était une ordonnance qu'elle se faisait délivrer au commencement de l'hiver, par un médecin de quartier auquel elle s'était plainte de névralgies atroces.

Avec cette ordonnance, elle pouvait se procurer partout le délicieux poison.

—Demain, murmura t-elle en la dépliant pour la lire, je trouverai bien le moyen de pénétrer dans une pharmacie sans être vue.

II

Richard Brottel et Fabienne de Brancourt n'étaient rentrés à Luz que vers le soir.

Le plaisir de leur excursion devait être gâté par la rencontre du matin.

Cet incident assombrit leur journée.

Pourtant, quand ils eurent dîné en tête-à-tête, sous la véranda de la maisonnette, leur pensée prit un autre cours.

Le coucher du soleil, comme l'avait été son lever, était splendide.

Les montagnes s'estompaient de violet, sur le fond de pourpre rayé d'or du ciel.

Un calme immense planait au dessus de ces sommets bientôt noyés dans les brumes de la nuit, sur cette vallée accidentée, sauvage, aux ravins sombres et profonds.

Fabienne avait remis le peignoir rose du matin.

Richard l'aimait, dans cette longue robe flottante, où son corps souple était à l'aise, sa taille hors de la prison du corset, plus molle, plus onduleuse.

Elle avait posé ses coudes au bord de la table, ses bras nus très blancs, d'un modelé parfait, sortant des larges manches garnies d'une haute dentelle.

Elle souriait à son ami d'un sourire qui découvrait à demi ses dents fines, serrées l'une contre l'autre.

Sa bouche ressemblait ainsi à une grenade ouverte.

Ses yeux très doux avaient dans la demi-obscurité du soir, leur regard d'or.

Et l'avenir, en ces moments, semblait à Richard moins noir.

Ses amis avaient raison, il se referait une vie.

En plongeant ses yeux dans ceux de Fabienne, les soucis s'envolèrent encore.

Ils remontèrent dans une pièce dont les fenêtres ouvraient sur un large balcon de bois.

Ils se tinrent dans l'embrasure de la fenêtre, leurs têtes se touchant, tous deux regardant vaguement le couchant.

Fabienne jeta sa tête de côté en la relevant légèrement.

Et elle murmura, la bouche collée à l'oreille de son ami:

—J'ai quelque chose à te dire.

—Quoi donc? demanda-t-il, en la repoussant légèrement pour la regarder en face.

—Un secret, fit elle plus bas.

—Quel secret? dit-il interloqué.

Elle ne répondit point, le visage toujours caché sur son épaule.

Et Richard répéta, saisi comme d'une inquiétude:

—Quel secret?

Qu'avait-elle?

Il la prit par les épaules, après avoir dénoué ses mains, la forçant à reculer, à le regarder.

Ses yeux d'or soutinrent l'interrogation des siens.

Richard se sentait pâlir.

Il faisait assez jour encore pour qu'il pût détailler les traits de la jeune femme.

Il y découvrait des traces de fatigue qu'il n'avait jamais aperçues, même après les plus longues journées d'excursions ou de voyages.

Les narines lui semblèrent pincées, les paupières encerclées de bistre, l'ovale du visage allongé.

Il demanda:

—Qu'as tu?

—Ce que j'ai?

—Es-tu malade?

—Richard! prononça-t-elle avec une intonation plus émue.

Il la lâcha.

Il recula d'un pas.

La jeune femme s'appuya au chambranle de la croisée.

Elle porta les deux mains à sa poitrine, comme pour empêcher son cœur de battre.

Et lui, plus pâle, la considérait cette fois, de la tête aux pieds.

Soudain, il lui sembla qu'elle avait dans son attitude.

Il comprit, jeta un cri, et, violent, la saisit par le poignet.

—Tu es malade? fit-il d'une voix qui sifflait dans sa gorge.

—Oui, répondit-elle dans un long soupir de bonheur.

Richard Brottel lâcha le bras de son amie aussi brusquement qu'il l'avait saisi.

Il recula.

Sa pâleur était maintenant de la lividité. Ses yeux lançaient des éclairs.

Il prit sa tête à pleines mains, et par trois fois répéta:

—Malheur! malheur! malheur!

Fabienne, tombée sur une chaise, y resta, le buste penché, la tête inclinée, comme une coupable qui attend son arrêt.

Elle devinait ce qui se passait dans l'esprit de cet homme, qu'elle aimait à la folie, qu'elle avait aimé jusqu'au crime.

Il fallait, pour cimenter leur amour, un lien que rien ne pourrait rompre.

L'aveu brûlait ses lèvres; elle ne le prononça pas encore.

Une crainte la saisissait qui ne lui était pas venue jusqu'alors.

Comment allait-il l'accueillir, lui, cet aveu?

Des paroles échappées de temps à autre lui prouvaient qu'il redoutait à l'égal d'une calamité un pareil événement.

Fabienne en remit à plus tard l'annonce.

Elle choisirait un moment plus propice; elle lui dirait la vérité.

Maintenant, la confession était faite.

Restée dans son attitude affaissée, elle attendait.

Richard marchait à travers la chambre, d'un pas saccadé.

Il sortit sur le balcon, où il resta, une main à la rampe, portant fréquemment l'autre à son front.

Les idées se heurtaient dans son cerveau en choc formidables.

Une fièvre faisait battre violemment ses tempes.

L'air, devenu très frais, rafraîchit son sang, le calma peu à peu.

Il se retourna du côté de Fabienne.

Elle avait redressé le front.

Un coude appuyé sur le dossier du siège, le menton dans la main, elle le regardait.

Il demeura un moment immobile, l'âme encore agitée, le visage tourmenté, sans pensée lucide.

Puis, avec un grand geste brusque, le geste de quelqu'un qui s'arrête à une de ces résolutions sur lesquelles on ne revient pas, il alla à elle, la prit par les mains, la força à se lever et, la tenant devant lui, les yeux dans ses yeux, d'une voix sourde, hachée, il dit:

—C'est un malheur cela.... oui, un malheur. Chaque fois que l'on jette dans le monde un innocent qui luttera, qui souffrira, qui pleurera de ces larmes que nous pleurons tous, qui, le cœur étreint plus souvent d'angoisses que dilaté de bonheur, traversera la vie comme nous l'avons traversée, pour se demander à chaque pas, ce que nous y faisons,—oui, chaque fois qu'un être naît par nous, c'est une tristesse qui doit nous saisir, un remords!....

"Tu ne sais pas cela, toi qui es jeune et qui n'a pas souffert.... Tu es heureuse, parce que la nature veut que la femme soit heureuse.... et parce qu'il te semble que la créature qui viendra nous liera plus l'un à l'autre.

"Ecoute-moi.... Je ne veux point que cet enfant soit un enfant sans père, sans nom...... Sa venue, pour moi..... c'est peut-être un bien..... c'est le passé enfoui dans un complet oubli.... le passé mort! Tu aimes mon Eve, je le sais, tu seras une amie pour elle....quand la raison lui viendra...., quand elle pourra comprendre, ma fille te pardonnera....d'avoir remplacé sa mère....

Il s'arrêta.

Ces derniers mots l'étranglaient.

Richard Brottel serra plus fort entre les siennes les mains de Fabienne de Brancourt.

L'étreinte était nerveuse, les doigts durs comme des tenailles.

Fabienne ne sentait point la douleur de cette pression.

Elle avait ce vague sourire dénotant que l'angoisse se mêle au plaisir, le doute à l'espérance.

Les yeux presque clos, elle écoutait, attendant la fin.

Richard reprit:

—Nous ne rentrerons à Paris que quand tu t'appelleras Mme Brottel.... Veux-tu?

Elle ne répondit pas.

L'émotion était de celles qui vous terrassent.

Fabienne s'évanouit dans les bras de son ami.

Richard bassina ses tempes d'eau fraîche.

Elle revint assez rapidement à elle.

La joie ne tue pas.

Si elle abat tout d'abord, bien vite elle surexcite, elle fait vivre d'une vie intense.

Et Fabienne de Brancourt atteignait le maximum de la joie.

Elle ne dormit guère cette nuit-là.

Mais quelle différence d'insomnie avec celles par lesquelles durant un an elle avait passé,—du jour où elle envoyait à M. Brottel la lettre anonyme l'avertissant que sa femme le trompait, jusqu'à celui où elle partait avec lui pour l'Italie.

Ces nuits là étaient de vraies nuits de fièvre où toutes les craintes, sans parler des remords, la poursuivaient, l'affolaient jusqu'à lui amener fréquemment de véritables crises de nerfs. Moralement, elle souffrait durant cette année autant que l'on peut souffrir.

Il lui fallait une force de caractère inouïe pour cacher toutes ses angoisses.

Il lui fallait une force de résistance extraordinaire, pour que sa santé ne s'altérât pas, au contact de ces luttes fréquentes.

Il était temps du reste, que cela finît, grand temps.

Les combats violents des derniers jours usaient cette résistance.

Pour arriver au crime, pour arriver à verser le poison dans la tasse d'Aimée du Jarrier, Fabienne avait traversé une crise morale qui l'épuisait.

Comme tout cela était loin aujourd'hui... oublié!

Elle ne se souvenait même point qu'elle avait eu entre les mains, pour s'en servir contre sa rivale, cette poudre blanche qu'on appelle: *Cyanure de potassium*.

Aimée échappant à la mort; nul ne [illegible]

[illegible]

cédaient celui-là, elle n'en éprouvait pas davantage.

Pour elle, maintenant, Mme Brottel avait bien été coupable.

L'histoire qu'était venue raconter Mme Staranval à son mari ne tenait pas debout.

Elle croyait ce que celle-ci avait cru d'abord: à un dévouement d'amie, poussé jusqu'à l'extrême limite.

En s'accusant, Mme Staranval espérait amener à l'oubli, l'époux outragé.

Mais elle reculait devant une confession à son mari.

Et quand Richard venait pour réclamer l'accomplissement de sa promesse de la veille, il n'obtenait que l'aveu d'un généreux mensonge.

Tout s'arrangeait donc pour le mieux dans la pensée de la coupable.

L'avenir s'ouvrait devant elle avec un horizon radieux.

A présent qu'elle allait s'appeler Mme Brottel, le passé pour elle aussi était bien mort.

Le lendemain de la promenade à Gavarnie, Richard écrivit deux longues lettres, l'une à sa sœur, l'autre à Me Leferrier.

Il leur avouait à tous deux la vérité, leur faisait part de ses intentions, en leur demandant à cet égard le secret le plus absolu.

Me Leferrier devait le renseigner sur les formalités à accomplir pour que son mariage se fit loin de Paris, dans le plus court délai possible.

Pendant qu'il écrivait ces lettres, dans la petite maison de Luz, sur la table qui lui servait de bureau, devant la fenêtre ouverte, dominant la vallée superbe où le Gave roule ses cascades d'argent, Aimée du Jarrier entrait dans le parloir du couvent où sa fille était pensionnaire.

Elle attendit au plus cinq minutes.

L'enfant entra, prit à peine le temps de refermer la porte, pour s'élancer vers elle.

Eve ne portait plus ses cheveux blonds, épars sur son dos.

On les avait rassemblés en une natte bien serrée, retenue dans le bout par un étroit ruban.

Sa robe était en mérinos noir, avec un cordon de laine bleue passé en sautoir pour marquer la classe à laquelle elle appartenait.

Elle n'avait plus de chaussettes, mais des bas gris chinés, comme les autres pensionnaires.

Habillée ainsi, elle était toute changée, le visage aminci, les yeux plus grands.

Elle causa plus d'une heure, comme une personne grave, assise sur une chaise à côté de sa mère, à qui elle passait de temps en temps ses bras autour du cou pour l'embrasser.

Lorsqu'il fallut se séparer, elle ne pleura pas, ainsi que cela lui arrivait les premières fois.

Cela lui faisait tant de mal, à sa pauvre et chère maman, lorsqu'elle laissait déborder les larmes qui gonflaient son cœur.

Car Eve s'était fort ennuyée et s'ennuyait encore beaucoup dans ce couvent où elle s'était fait enfermer.

Il y avait bien le grand jardin où l'on jouait; mais qu'était-ce auprès du Luxembourg, auprès du Bois de Boulogne, où elle allait souvent, ou des Champs-Elysées, ou du parc Monceau, où elle rencontrait ses meilleures amies.

Avant son entrée à la pension, on la menait où elle voulait chaque après-midi.

Puis, quelle différence de discipline avec celle de "Mademoiselle."

Une fois ses devoirs faits, ses leçons sues, c'était la liberté.

Tandis qu'à présent, elle existait partout, à toute heure, la discipline.

De l'instant où elle ouvrait les yeux, à celui où elle les fermait, le matin, l'après-midi, le soir, la nuit même,—car si elle s'éveillait, elle n'osait point parler de peur d'être grondée parce qu'elle avait peur,—elle la sentait peser sur ses frêles épaules.

Dans ces jeux elle revenait encore.

Eve avait toujours entendu encourager ses gambades.

Son père n'était jamais plus satisfait que lorsqu'il la voyait courir comme une petite folle, sauter comme un garçon.

Au couvent, une pensionnaire doit, même emportée par l'ardeur du moment, conserver une retenue de rigueur pour une demoiselle.

Oui, c'était bien dur, tout cela; mais ce n'était pas le plus dur encore.

Il y avait la privation de câlineries, de caresses qui l'attristait surtout.

Plus d'embrassades le matin au réveil. Plus de longs baisers sur le front avant de s'endormir.

Plus de doux mots, plus rien, plus rien....

Mais si....

Est-ce qu'elle n'avait pas les visites de sa mère?

Cela lui donnerait le courage de supporter, ce couvent, des années, s'il le fallait.

Pourtant, elle pensait souvent à une autre vie que celle qu'elle avait: son père, sa mère et elle, à la vie d'autrefois.

Il était bien rare maintenant qu'elle s'endormît, à peine la tête sur l'oreiller, comme elle le faisait jadis, sous ses rideaux de soie bleue.

Presque chaque soir, elle restait assise un bon moment sur le lit qui portait son numéro de pensionnaire, et jusqu'à ce que le sommeil alourdit ses paupières, elle tenait ses yeux fixés devant elle, dans un rêve qui lui semblait une réalité.

Un jour, bien sûr, son père et sa mère se réconcilieraient.

Elle les y forcerait, elle pleurerait tant qu'il faudrait qu'ils y arrivassent.

—Quand papa sera de retour, pensait-elle, il me reprendra.......Je suis grande à présent, je suis raisonnable, je finirai par comprendre pourquoi ils se sont fâchés, et une fois que je le saurai, ce ne sera plus rien de les remettre d'accord... Ils m'aiment tous les deux, il ne voudront pas que je sois malheureuse.... Oui, maman reviendra chez papa.... oui!

C'était sur cette pensée généralement qu'Eve se laissait enfin aller au sommeil, quelquefois un sourire aux lèvres.

Cette après-midi, comme d'habitude, madame du Jarrier en quittant le couvent regagna directement Passy.

La pauvre mère avait le cœur serré.

Il lui fallait aussi de grands efforts pour retenir ses pleurs au moment de la séparation.

Souvent, à peine dans la rue, les larmes débordaient de ses yeux, s'attachant au tulle léger de sa voilette.

Elle les épongeait du bout de ses doigts gantés, et refoulait celles qui menaçaient encore de jaillir.

Cette fois, Aimée les laissa couler tout le long du trajet, enfoncée dans un coin de la voiture qu'elle avait prise, pour la reconduire rue Cortambert.

Martine en allant lui ouvrir fut tout effrayée de sa figure bouleversée.

—Qu'y a-t-il donc, madame? l'enfant est-elle malade?

—Elle ne se plaint pas, mais je suis inquiète.....Je l'ai trouvée amaigrie, et si sérieuse.......Je suis partie frappée.

—Elle grandit beaucoup; puis son accoutumement la change.

—Je ne l'ai point encore vue ainsi; ma pauvre mignonne languit entre ces murailles... Il faut qu'elle parte à la campagne, je préfère ne plus la voir... il faut qu'elle parte!

—Ce serait peut être raisonnable.... Elle reviendra dans quelque temps, fraîche et rose comme avant.

—Oui....Demain, j'irai trouver Me Leferrier; il écrira au père ou à la tante....et je convaincrai ma fille.

—Je le répète, madame aura raison... Nous aussi, nous pourrons voyager, changer d'air, le temps passera vite.

—Vite! répéta Aimée avec une amertume profonde; enfin, il le faut, ce n'est pas à moi que je dois penser, mais à mon enfant, puisque ce n'est que pour elle que je vis.

—Il y a longtemps que nous n'avons vu M. de Brancourt, dit Martine pour détourner la conversation.

Mais sa maîtresse ne l'entendit point.

—Oui, reprit-elle, se parlant à elle-même, il n'y a que pour mon Eve que je tiens à l'existence.... Je ne veux point, non, je ne veux point m'en aller.... Qui sait si, plus tard, son affection ne me tiendra pas lieu de tout.... quand l'autre sera morte, quand je n'aurai pour le père ni haine ni amour.... rien que de l'indifférence....

—Certainement, dit la femme de chambre, c'est pour elle que vous serez heureuse.

—Mais, jusque-là, murmura l'infortunée, jusque-là!

—Les mauvais jours passent comme les bons, madame.

Aimée ne répondit même pas.

Sa pensée, fixée sur un point, ne sortait pas de là.

Mme du Jarrier avait maintenant l'image de Richard Brottel devant les yeux.

Martine le devina.

—Voyons, madame, [illegible]

dans sa chambre et lui prenant familièrement les mains, voyons, je vous en prie, chassez ce souvenir.... Comment pouvez-vous penser encore à celui qui s'est montré envers vous si cruel, si injuste.... qui s'obstine à ne rien entendre, à ne rien comprendre.... C'est un monstre, cet homme, un monstre!

—Taisez-vous!

—Eh! non, je ne me tairai pas.... personne n'agirait comme lui! Est-ce qu'il ne lui suffisait pas de vous regarder, pour voir que vous ne mentiez point!.... Est-ce qu'on ment avec des yeux comme les vôtres?.... Il n'a pas de cœur!

—Martine!

—Il n'y a pas de Martine, je dis ce qui est.... Votre mari devrait vous croire.

—Il me croira un jour.

—Encore plutôt, qu'il s'entêterait toute la vie!.... Mais en attendant, vous êtes-là à souffrir, et à vous désoler...... Prenez au moins philosophiquement votre parti: dites-vous: je n'ai rien qu'à attendre un moment favorable, une occasion à saisir.... Bien sûr, que vous triompherez, ça ne fait pas de doute, c'est pour cela, je le répète, qu'il faut de la philosophie.

Et la brave Martine, toujours plus émue qu'elle ne voulait le montrer, lorsqu'elle entamait ce chapitre, se leva brusquement en se détournant pour pouvoir essuyer une larme.

—C'est facile à dire, cela, murmura Aimée; j'ai tout le courage qu'on peut avoir dans une pareille situation; bien d'autres, sans doute, n'en auraient pas autant que moi.

—Eh bien, madame, ne faiblissez pas.... Il ne faut que vous succombiez à la peine; il faut, au contraire, que vous ayez le triomphe pour vous.... Cette Mme Staranval, cette misérable, reviendra.... Nous la forcerons bien à parler, allez.... vous verrez.... croyez-moi! D'abord, comme dit M. de Brancourt, il vous faudrait découvrir l'auteur de la lettre anonyme adressée à votre mari....

Aimée fit un geste de découragement.

—Comment voulez-vous, ma pauvre Martine, qu'on le découvre?.... ce qui a été impossible il y a dix-huit mois, lors de l'enquête faite par la justice, l'est bien plus encore à cette heure.... Mon mari a déchiré le billet, et alors même qu'il l'eût gardé, l'écriture, certainement déguisée, ne nous eût rien appris.

—Est-ce qu'on sait?.... Enfin, nous le verrons bien.... Pour moi, voyez-vous, j'ai confiance....

—Pauvre Martine! murmura la jeune femme, en lui tendant la main, vous êtes bonne.... Si je ne vous avais pas, que deviendrais-je?

Martine fit semblant de ne pas voir ce mouvement.

Les larmes lui remontaient aux yeux.

Si elle pressait encore cette main dans la sienne, elle laisserait éclater son émotion.

Ce ne serait pas le moyen de réconforter son amie.

Elle allait d'une fenêtre à l'autre, ramenant à leur symétrie, les plis dérangés des rideaux.

Mme du Jarrier retombée dans ses réflexions, en sortit cette fois rapidement.

Comme la femme de chambre revenait vers elle, elle se levait.

—Voilà ce que je vais faire, dit-elle; il y a longtemps que j'en ai l'intention... J'irai trouver Mlle de Livy.

—Mlle de Livy! exclama Martine avec stupéfaction.

—Oui.... je lui raconterai la vérité, c'est peut être elle, elle qui devrait être la dernière à ajouter foi à mes paroles, qui me croira!

—Oh! madame, encore des émotions nouvelles.... Bien sûr que non, celle-là, elle ne vous croira pas......

—Qui sait?

—Je vous en prie, abandonnez cette idée nouvelle.

—Non pas, c'est peut-être la meilleure. Il est trop tard aujourd'hui, sans quoi, je serais allée chez elle.... Demain sans faute, je m'y rendrai.

—D'ici demain, se dit Martine, je lui ferai changer d'avis.

Tant d'idées qu'elle ne mettait pas à exécution, passaient dans le cerveau de la jeune femme, sa compagne,—car Martine était bien devenue une compagne pour elle,—espérait fermement voir celle-là s'évanouir de la même façon que les autres.

Mais il y avait, comme disait l'épouse divorcée, trop longtemps qu'elle la retournait dans son esprit, pour ne pas la mettre à exécution.

Elle partit, à une heure de l'après-midi, pour l'avenue de l'Observatoire.

Elle arrivait là-bas un peu avant deux heures.

L'artiste était sortie pour la promenade hygiénique qu'elle faisait chaque jour après le déjeuner.

Elle serait rentrée certainement avant une demi-heure.

La bonne qui se figurait qu'elle venait pour un buste, engagea la jeune femme à attendre dans l'atelier.

Elle accepta.

Effectivement, au bout de cinq minutes, Léone rentrait.

Elle avait son temps réglé: heures de sorties et heures de travail, et à moins de circonstances exceptionnelles, elle n'y contrevenait point.

Au premier abord, Mlle de Livy, bien qu'elle eût assisté, six mois auparavant, à la scène du Luxembourg, à la reconnaissance entre la mère et l'enfant, ne remit point Mme Richard Brottel.

C'est que, depuis six mois, celle ci avait beaucoup changé.

L'effroyable déception, qui marquait la faite d'Henriette Staranval, la vieillissait en quelques jours de plusieurs années.

Ses cheveux étaient tous gris, bientôt ils seraient blancs.

Sa figure amaigrie, ses paupières bistrées, avec ces meurtrissures que laissent les larmes fréquentes,—le pli qui se creusait à chaque coin de la bouche, la rendaient presque méconnaissable.

Les yeux, de grands yeux noirs restaient beaux, plus beaux peut-être qu'autrefois, avec leur fièvre presque constante, leur éclat tamisé par une expression douloureuse.

Ce fut ce regard, si différent pourtant du regard de jadis, qui la fit reconnaître.

Mlle de Livy recula d'un mouvement instinctif.

Elle était devenue, d'un seul coup, d'une pâleur de mort.

—Elle! murmura la jeune fille.

—Oui, moi, dit Mme Brottel, d'une voix douce, en s'avançant vers Léone.

Cette dernière recula encore:

—Que venez-vous faire ici?

—Vous demander, mademoiselle, de vouloir bien m'entendre.

—Vous entendre!.... Entendre quoi, madame?....

—Voulez vous m'écouter?

—J'ignore ce que vous pouvez avoir à me dire; ce dont je suis certaine, c'est qu'il ne peut rien y avoir de commun entre nous.

—Soit, mais ce dont je suis certaine aussi, c'est que vous ne repousserez pas ma prière.

Léone ne répondit point.

Elle venait d'enlever son chapeau qu'elle jetait sur un siège, d'un geste fébrile.

Ses yeux qui s'étaient détournés d'elle se reportèrent lentement sur la visiteuse.

Elle la considéra avec une attention involontaire.

Et bientôt, son cœur s'amollit, se laissa prendre d'une pitié.

Aimée comprit, à son regard, le sentiment de la jeune fille.

—Vous comptez mes souffrances, sur mon visage? demanda-t-elle de sa voix douce.

—Elles n'égalent pas les miennes, répondit Mlle de Livy.

—Non, elles ne les égalent pas, elles les surpassent.

Léone fit un mouvement brusque.

—Qu'osez-vous dire?....Vos souffrances à vous, surpasser les miennes....Oh!

—Regardez-moi, et regardez-vous dans cette glace....

Mme Brottel désignait un miroir d'assez grandes dimensions, entouré de peluche vieil or déposé en draperie, et placé sur un chevalet.

—Dix ans nous séparent! répondit la jeune fille.

—On croirait qu'il y en a trente, reprit Aimée toujours calme; dans dix ans, vous serez comme je devrais l'être, à l'épanouissement de votre beauté.... Regardez-moi, voyez mon visage, voyez mes cheveux.... Si j'étais coupable, croyez-vous que je ne supporterais pas autrement le châtiment?

—Si vous êtes coupable! répéta en scandant les mots Léone de Livy.

—Je ne le suis point, répliqua imperturbablement la femme divorcée de Richard Brottel.

Léone la considérait toujours.

Elle paraissait se demander si la personne qu'elle avait devant elle jouissait [illegible] de toute sa raison.

[illegible]

L'équilibre ne s'était pas refait sans doute dans le cerveau de la malheureuse.

Aussi, pensa-t-elle qu'il fallait la laisser dire.

Elle se tut, attendant la suite.

Aimée du Jarrier dardait sur elle ses yeux où la lueur de fièvre passait plus intense.

Léone ressentit un frisson, qui était presque un frisson de terreur.

Elle alla s'asseoir à proximité du bouton de la sonnette électrique, qui communiquait avec la cuisine.

Si la pauvre femme se livrait à quelque excentricité, elle n'aurait qu'à appuyer sur ce bouton pour appeler du secours.

Aimée avait tourné sur ses talons, sans bouger de place.

Elle se retrouva, à quelques pas de distance, en face de Mlle de Livy.

—La coupable, dit-elle, est une de mes amies, à qui j'ai voulu rendre service, en me chargeant de remettre la correspondance que lui redemandait son ami....De fausses apparences auront donné à penser à quelque envieux de mon bonheur conjugal, que j'étais l'amie de Louis d'Arneville, et l'auront poussé à commettre l'ignominie d'envoyer à mon mari un billet anonyme....

"J'avais dans le tiroir d'un meuble, le paquet de lettres que je devais glisser à M. d'Arneville, pendant la soirée donnée par votre marraine, ce paquet était peu volumineux; toutes les lettres écrites sur du papier transparent, très mince; je n'avais qu'à le sortir de ma poche, et à le lui glisser dans la main.

"Mon mari arriva comme j'allais le prendre, furieux, fou, braquant sur moi son revolver.

"Vous savez le reste; une balle me pénétra le crâne; il fallut me faire l'opération du trépan, je perds complètement la mémoire.

"C'est en me retrouvant en face de ma fille, il y a six mois, que je l'ai recouvrée.

"On dût m'apprendre la vérité; j'avais payé pour une autre, j'étais une femme sans mari, une mère sans enfant. J'ai cru mourir."

Aimée passa la main sur son front; elle chancelait.

Léone, dont le cœur généreux se prenait de plus en plus de pitié, se leva pour lui avancer un siège.

Elle s'y laissa tomber, plutôt qu'elle ne s'y assit.

L'expression de sa physionomie devenait plus douloureuse.

Son regard s'éteignait, navré.

Mlle de Livy, retournée à sa place, continuait à l'examiner.

Non, elle n'avait pas l'apparence d'une insensée, cette femme si jeune encore, la dernière fois où elle l'avait vue dans le monde, maintenant affaissée, brisée, presque vieille.

C'était un cri de l'âme, ces paroles: "J'ai cru mourir!"

Elles contenaient une intensité de douleur qui ne pouvait que donner l'expression d'un sentiment profond et vrai.

Et pourtant, cette histoire, elle ne pouvait l'admettre.

Sans doute, en cette pauvre tête, une idée s'était logée qui avait pris les proportions de la réalité.

Le réveil à l'intelligence, à la connaissance nette des choses n'avait pas été complet.

Celle qui s'était appelée Mme Brottel se croyait la victime d'une méprise.

Elle avait oublié la faute et n'acceptait point de châtiment.

Sans que son visage changeât d'expression, sans que son regard s'animât, cette dernière reprit:

—Je me suis raidie, je me suis accrochée à la vie, et je l'ai reçue.... Ce qui m'a donné l'énergie de vivre, c'est justement, en même temps que mon amour pour ma fille.... et mon amour pour le père de ma fille, la volonté de lui prouver mon innocence, de reprendre la place que l'on m'a enlevée et que je mérite toujours.

"J'ai été trouver mon mari, je lui ai raconté ce que je viens de vous raconter.... il ne m'a pas crue, hélas!

"Je me suis trouvée en face d'un homme inflexible, au regard dur que ni mes protestations, ni mes prières, ni mon désespoir n'ont ému.... Oh! cette froideur, ce regard!.... Pourtant il m'a semblé.... une fois.... voir passer une défaillance....

"Que Richard ait une preuve de la vérité de mes paroles, et tout son amour reviendrait, il pleurerait à mes pieds en criant: —Pardon!.... Cette preuve, je la lui donnerai!...."

La pauvre femme se tut encore; sa voix, comme tout à l'heure, mourait dans sa gorge.

Ses yeux, qui venaient de se ranimer, s'éteignirent de nouveau.

Elle poursuivit pourtant, presque aussitôt:

—Je la vis, celle pour qui je payais... l'amie qui vivait, sinon heureuse, car le remords empoisonnait sa vie, du moins considérée, aimée de son mari, respectée de ses enfants, tandis que moi j'étais conspuée par le monde, méprisée par mon mari, privée des caresses de ma fille.

"Il n'y avait qu'un moyen pour me rendre ce qu'elle m'avait pris: aller trouver M. Brottel, et lui faire sa confession.

"Après une lutte que j'ai comprise, elle s'y résolut.

"Elle non plus ne fut pas entendue.

"Il savait que nous nous étions aimées comme deux sœurs; il crut à un acte de dévouement; l'histoire lui sembla plus invraisemblable que lorsqu'elle était sortie de ma bouche.

"Une ressource restait, la ressource suprême.

"Si elle se jetait, elle, aux pieds de son mari, si elle lui avouait sa faute, mon innocence était reconnue; Richard pourrait-il, devant cette confession, continuer à douter?

"Nous nous revîmes, elle et moi, elle me jura de le faire; j'entrevis l'heure de la réhabilitation, de la justice....

"Elle parlerait le jour suivant.

"J'attendis en vain l'annonce du triomphe, j'attendis jusqu'au surlendemain....

"Alors, j'allai chez elle.

"Elle était partie de la veille, en défendant de dire où elle allait.

"Elle avait fui, parjure à sa promesse; elle faisait un voyage d'agrément avec son mari."

Aimée articulait les dernières phrases de son récit, en marchant d'un pas saccadé à travers l'atelier, suivie des yeux par Léone, qui insensiblement y avait pris un intérêt assez vif.

Cependant devant ce changement subit d'allures, elle se demanda encore:

—A-t-elle toute sa raison?

On eût dit qu'une prescience venait d'avertir son interlocutrice du doute pénétrant à une seconde reprise dans son esprit.

Elle revint vers elle, s'arrêtant de nouveau, et dit en scrutant son visage:

—Je suis sûre que vous, également, vous doutez.... Peut-être croyez-vous que je divague?

—Je ne crois pas que vous divaguez, répondit Mlle de Livy, mais vous me permettrez d'être incrédule aussi....

—Certes.... cela est naturel.... Pourtant, j'espère qu'en votre qualité de femme qui savez combien notre nature peut nous entraîner à des imprudences qui nous paraissent toutes naturelles, et dont nous n'entrevoyons point les conséquences, vous tiendrez comme plausible l'aventure que les autres ont prise pour un mensonge.... J'espère que vous me pardonnerez, vous, dont le fiancé est mort des suites de cette aventure, la faute que je n'ai pas commise.... que vous aurez pitié de moi.... quand personne n'en a pitié!

Elle tendait les mains vers Léone, tout en conservant son air de dignité douloureuse.

Celle-ci ne trouvait rien à répondre; elle ne tendait point les siennes.

Aimée laissa retomber ses bras, le long de son corps, et prononça sourdement:

—Vous non plus, alors...... Vous non plus!

Ses jambes fléchirent; elle recula jusqu'à la chaise de laquelle elle s'était levée, et s'y rassit.

Le silence régna dans la pièce, où l'artiste passait la plus grande partie de ses journées, au travail.

Le silence fut rompu par l'entrée de Félicie qui apportait une lettre.

Quand elle fut partie, Mlle de Livy prit la parole.

Elle n'était point convaincue.

La pitié lui commandait de faire semblant de croire.

—Vous sachant coupable, dit-elle, je vous pardonnais; je plains la femme qui faillit à ses devoirs, plus encore que je ne la blâme: c'est une aberration dont, tôt ou tard, elle est trop cruellement punie, pour que l'on se montre inflexible à son égard...... Maintenant que je sais votre innocence.....

—Vous y croyez? fit avec expansion la femme divorcée.

—Je veux y croire, répondit Mlle de Livy, hésitant cette fois, malgré elle.

Mme Brottel la considéra avec une expression [illegible]